

24 images

24 iMAGES

Litanies en Lituanie *Corridor de Sharunas Bartas*

Gérard Grugeau

Number 88-89, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23437ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (1997). Review of [Litanies en Lituanie / *Corridor de Sharunas Bartas*]. *24 images*, (88-89), 86–86.

Tous droits réservés © 24 images, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LITANIES EN LITUANIE

PAR GÉRARD GRUGEAU

Une ville mourir de bout du monde noyée sous les fumées vénéneuses de ses usines crasseuses, une grande place grise où de pauvres hères se regroupent frileusement autour de maigres braséros pour réchauffer leurs os, un immeuble vétuste traversé par un long couloir sur lequel ouvrent plusieurs pièces où se croise et s'entasse une humanité en sursis: en quelques traits, le cinéma tragique et somptueux de Sharunas Bartas prend forme sous nos yeux, délesté de toute convention narrative, mais ô combien porteur de fictions voyageuses. Découvrir *Corridor* après *Trois jours* et *Few of Us*, c'est se retrouver en territoire connu car, de film en film, l'ange blond lituanien (d'ailleurs présent dans le film) travaille inlassablement les mêmes motifs à partir de quelques vies et de quelques paysages disgraciés. Mais c'est aussi voir s'affirmer dans la durée la singulière cohérence d'une démarche formelle radicale qui semble encore loin d'avoir épuisé toutes les potentialités de sa noire désespérance.

Orphelins d'un passé irrémédiablement révolu et insensibles à la venue d'un futur qu'ils savent déjà vain, les personnages de Sharunas Bartas promènent leurs silhouettes fantomatiques et muettes dans un présent exsangue, apocalyptique, qui s'étire interminablement dans la répétition quotidienne de gestes dérisoires. Une naine tourne ainsi inlassablement autour d'une table, alors qu'un homme déchaîné dirige un orchestre imaginaire. À l'écran, ces vies brûlées semblent se consumer chaque jour un peu plus dans une sorte de purgatoire éternel tout en vaquant à la satisfaction de quelques besoins essentiels. Les regards s'épient, s'interrogent, se frôlent à distance ou s'enfuient par les fenêtres comme des nuées d'oiseaux sans voix. Les corps titubants s'embrasent soudainement d'une violence sourde dans les clameurs étouffées d'une beuverie d'un soir avant de retomber dans leur hébétude résignée. Des lambeaux de musique (ici notamment, le lancinant *Puerto*

Rico du groupe Vaya Con Dios) déchirent alors la nuit en la colorant d'une ineffable mélancolie. Au centre de cette cour des Miracles émerge, comme un baume sur les plaies du monde, la beauté incandescente de Katerina Golubeva, la muse fidèle au regard enfiévré. Ce monde sans foi ni loi, cette humanité condamnée qui semble expier des crimes commis en amont de la fiction, Sharunas Bartas nous les donne à voir, ou plutôt à ressentir, en travaillant la texture de ses plans et leur durée suspendue. Et il faut dire que dans *Corridor* les somptueux oripeaux du noir et blanc renforcent magistralement la puissance visuelle de ce cinéma primitif. Visages et paysages se fondent dans une même coulée traversée de fulgurances qui confèrent au film sa charge poétique (voir la séquence des contours enflammés

d'une silhouette d'enfant sur le sol). À la fragmentation des vies répond l'éclatement de la narration qui avance par bribes et s'étiole en une mosaïque de microfictions à travers lesquelles le spectateur voyage à tâtons au gré de ses projections mentales ou intuitives. Malgré l'absence de dialogues, les musiques plaintives et le son traité de façon quasi subliminale travaillent en filigrane les strates du récit en laissant remonter sporadiquement à la surface toutes sortes de rumeurs enfouies dans la douleur du monde. Cet écho voilé venu d'un espace parallèle imaginaire renforce alors le sentiment d'inquiétante étrangeté qui suit de l'image tout en induisant une sorte d'appel d'air dans le plan. Comme si la vie frappait désespérément aux portes d'un monde déjà happé par les fastes de ses tentations mortifères. Ainsi va le cinéma de Sharunas Bartas, beau comme un diamant noir saturé de sombres tourments. ■

CORRIDOR

Lituanie-Allemagne 1995. Ré. et scé.: Sharunas Bartas. Ph.: Rimvydas Leipus. Mont.: Mingailė Murmulaitienė. Int.: Katerina Golubeva, Eimuntas Nekrosius, Viachaslav Amir-khanian. 80 minutes. Noir et blanc. Dist.: Max Films.

Bartas nous donne le monde à voir, ou plutôt à ressentir, en travaillant la texture de ses plans.

